

hésitations et lorsqu'on s'est enfin souhaité le bonsoir, tout le monde a été soulagé. A présent, j'entends mon père marcher le long en large dans la chambre voisine ; j'ose à peine respirer, de peur qu'il ne veuille m'interroger dès ce soir, s'il se doute que je ne suis pas couchée. Rien qu'une étroite porte entre nous, et en réalité un précipice, un abîme, comme celui de la Via Mala !

Mon père se déshabille. Comme ses mouvements sont brusques et violents ! On dirait que ses mains sont gantées d'acier et ses pieds chaussés de fer. A quoi s'est-il résolu ? Car il a pris une résolution, je le sens ! Oh ! pourquoi se faire la vie si lourde ? Chacun de nous sait pourtant que l'autre ne cèdera pas ! Nous savons tous deux que l'heure mauvaise approche, l'heure de la révolte, où l'un des deux succombera ! Nous le savons trop bien ! Pourquoi tout ne peut-il s'apaiser avant cette heure effrayante ! Pourquoi ne puis-je entrer m'agenouiller devant son lit, le prier, le supplier, tout lui raconter, attendrir son cœur ? Pourquoi le mien devient-il toujours plus dur depuis que mes yeux ont rencontré les siens ? Mes dents se serrent, mes mains se se crispent, mes yeux sont secs comme s'ils ne pouvaient plus pleurer, et un seul mot me revient sans cesse : — "Je veux, père, je veux !" — Que me dira-t-il ? J'aimerais mieux qu'il me frappât ! Ah ! Bruno, il me semble que je vais me jeter dans un brasier terrible.

Tout à toi,

ULRIQUE.

L.III

20 Septembre.

Sais-tu ce que j'ai fait, ce matin ? Je suis allée droit à mon père et je lui ai dit : Père je veux épouser Bruno Hallmuth !

— Alors, pars dit-il durement.

— Père !

— Pas un mot de plus ! Va t'en avec lui et sois heureuse ?

Il me montra la porte, Ah ! Bruno, Bruno !

Il faudra m'aimer beaucoup pour me faire oublier ce terrible moment. Il m'a dit cependant : "Sois heureuse !" Ce n'est pas une malédiction, dis, Bruno. Mais hâte-toi de venir me chercher ou je ne pourrais jamais ! C'est tout de suite que je veux être ta femme.

ULRIQUE.

L.IV

Un an plus tard.

Rauchenstein 15 Mai.

Chère Tante,

Je t'ai promis jadis de t'écrire, quand j'aurais remporté la victoire ! J'ai vaincu ! J'ai passé au travers des ombres de la mort, mais je vis, je ressuscite plutôt car j'étais déjà morte, et je suis maintenant tout étonnée de vivre, et heureuse d'une joie indescriptible, paisible, infinie !

J'ai été en danger de mort. Bruno plein d'angoisses, était assis au pied de mon lit, quand les portes s'ouvrirent et mon père entra. Je me dressai toute droite et poussai un grand cri ; une seconde après, j'étais dans ses bras, sans connaissance. Je crois que cette syncope dura longtemps. Quand je revins à moi, il me tenait toujours. Je me cramponnai à lui et le conjurai, au nom de Dieu, de ne pas me quitter, maintenant que j'allais mourir, d'être bien tendre pour moi, une seule fois encore, ou je ne pourrais être heureuse dans l'éternité. Il m'embrassait très fort, en pleurant. Je regardai Bruno, auquel jusque-là j'avais caché mes pressentiments de mort ; je lui saisis la main, la portai à mes lèvres et la mis dans celle de mon père, en disant : "Ma mort vous unit ; je n'ai pas acheté trop cher cette réconciliation. Vous ne

pourrez plus vous haïr, car je paie de ma vie votre pardon mutuel !"

J'ai été très longtemps malade. Bruno ne me quitta pas un instant. Mon père sortait souvent de la chambre il ne pouvait plus y rester ! Je leur parlais le plus que je pouvais, comme si j'étais déjà dans l'autre vie, je leur montrais notre folie et nos souffrances inutiles, puisque nous sommes tous égaux devant Dieu et devant la mort. Je ne pouvais pas beaucoup parler ; plus du tout, à la fin, les forces me manquaient.

Alors je perdis connaissance, je ne sais combien de temps ; je croyais que c'était la mort. Mais je n'étais pas morte ; tout d'un coup, j'entendis des sanglots, et — imagine-toi, chère tante ! — le cri de mon enfant ! Avec un effort inouï, j'ouvris les yeux et je vis tout le monde pleurant autour de mon lit. Seul, Bruno ne pleurait pas ; ses yeux étaient fixes et éteints comme ceux d'un mort, et son visage d'une pâleur grise. Je ne regardai que lui. — "Elle vit !" s'écria-t-il, et il se jeta en sanglotant dans les bras de mon père ! Tante ! quand je vis cela, je faillis mourir de joie ! Je perdis de nouveau connaissance ; le médecin ordonna le calme, le silence et appliqua différents remèdes, jusqu'à ce que je pusse murmurer : "Mon enfant ! donne-moi mon enfant !" — On me mit dans les bras cette petite merveille. — "Bruno ! notre enfant !" — Je sentis ses larmes sur mon visage — "Père ! ton petit-fils !" — Et mon père se pencha et embrassa l'enfant.

Il est trop beau ; c'est un vrai bébé géant ! On lui donnerait trois mois, et il vient d'avoir cinq semaines. Songe-donc, Tante ! voici la Pentecôte ! Il y a deux ans juste que nous nous sommes fiancés. Il faut que je sois très bonne nourrice, pour que l'enfant prospère ainsi. Quand je l'ai dans mes bras, Bruno nous contemple avec vénération, et dit tout bas : "Ma Madone !" On ne voulait pas me le laisser nourrir ; mais j'ai supplié, cajolé, répété : "Laissez-moi essayer ! pas pour longtemps !" On obtient bien plus avec des cajoleries qu'avec des révoltes, n'est-il pas vrai, ma tante ? Tout le monde dit que j'ai très bonne mine ; mes yeux seuls ont gardé une expression de souffrance. Ils la garderont, je crois, toujours. Je ne peux pas triompher de ma victoire. Par moments, je redeviens silencieuse ; j'essaie d'oublier le passé et de le faire oublier. Bruno est plein d'égards pour mon père, et mon père le consulte sur toutes sortes de choses. J'écoute leur conversation, j'appuie ma tête au dossier de mon fauteuil, je souris et me tais. Je suis obligée de me répéter constamment que je puis vivre et être heureuse ! J'ai peur de mon bonheur, comme s'il était encore dérobé, au lieu d'avoir été acheté par de mortelles tortures.

J'ai dû faire un dernier sacrifice aux envieuses destinées, Mon Hulotte est morte doucement il y a quatre jours. Je suis revenue à temps au château de Rauchenstein pour la voir avant sa mort. Bruno a pu encore beaucoup causer avec elle ; chaque fois, il revenait tout bouleversé et m'embrassait à vingt reprises. Croirais-tu qu'il m'a même baisé les pieds, la première fois que je quittai mon lit, portée dans ses bras vigoureux ? Je suppose qu'il a toujours peur que je ne glisse doucement et sans rien dire de la vie dans la mort. Mais je lui montre l'enfant et je lui dis : "Je veux vivre ! Bien sûr, je ne m'en irai pas !"

Nous te prions d'être marraine, si tu n'as plus peur de revoir mon père. Pauvre père ! il est si bon, si doux, et presque aussi robuste qu'autrefois, quoiqu'un peu courbé. Bruno a deux fils blancs dans la barbe, et ne veut pas me permettre de les arracher.

TON ULRIQUE.

P. S. Mon fils est trop beau, ma Tante !

FIN